

Vous avez vu pendant tout le temps de nos conférences de quelle manière nous nous positionnons vis-à-vis du document qu'on appelle l'Évangile de Jean lorsque nous sommes sur le terrain de la science spirituelle. Vous avez vu qu'il ne s'agit pas de tirer des vérités quelconques de ce document-là sur les mondes spirituels, mais de montrer au contraire comment, indépendamment de tous ce que l'on conquiert des documents humains ou autres, la possibilité existe de pénétrer dans le monde spirituel, exactement de la même façon que l'on apprend aujourd'hui les mathématiques<sup>1</sup>, ce faisant indépendamment de tout manuel originel par lequel tout d'abord, au cours de l'évolution de l'humanité, telle ou telle partie des mathématiques nous a été communiquée. Ce que savent ceux qui commencent à apprendre, par exemple, la simple géométrie élémentaire à l'école, que chacun apprend de lui-même de la géométrie elle-même, de la géométrie d'Euclide, donc de cet ouvrage princeps dans lequel, pour ainsi dire, pour la première fois, cette géométrie élémentaire nous a été communiquée !<sup>2</sup> Mais ensuite, les êtres humains, qui ont appris la géométrie par eux-mêmes, peuvent alors d'autant mieux priser le manuel princeps dans toute son essence et son importance. Cela doit toujours plus nous montrer que l'on peut conquérir, à partir de la vie spirituelle elle-même, ces vérités-là procédant de cette vie de l'esprit. Et lorsqu'on les a découvertes et qu'ensuite nous sommes de nouveau renvoyés aux documents historiques, alors on retrouve en eux ce que l'on sait déjà pour ainsi dire. On en arrive de ce fait à une juste estimation, à une réelle appréciation humaine de ces documents originels.

Nous avons vu au cours de ces conférences que l'Évangile de Jean ne perd véridiquement pas de sa valeur de cette façon ; pour celui qui se tient sur le terrain de la science spirituelle, nous avons vu que, par ce moyen, l'attention et l'appréciation portées aux documents, ne sont pas foncièrement moindres que chez ceux qui se trouvent de prime abord eux-mêmes sur le terrain d'un tel document primordial. Effectivement, nous avons vu que les plus profonds enseignements du christianisme — que nous pourrions tout aussi bien désigner comme les enseignements universels de la sagesse — viennent de nouveau à notre rencontre dans l'Évangile de Jean. Et nous avons vu que si nous appréhendons cet esprit profond de l'enseignement christique, alors seulement nous pouvons comprendre pourquoi le Christ devait précisément apparaître à ce moment parfaitement bien défini dans l'évolution de l'humanité, au commencement de notre chronique.<sup>3</sup>

Nous avons vu comment cette humanité s'est élevée progressivement dans son évolution dans la période post-atlantéenne. Nous avons indiqué à ce propos la manière dont, après le déluge atlantéen, une première grande époque de culture post-atlantéenne était présente dans la civilisation immémoriale de l'Inde. Nous avons donné à entendre aussi que cette civilisation hindoue primordiale est à caractériser du fait que les grandes sensibilités des âmes (*Gemüter*) humaines de cette époque furent dominées par la nostalgie et le souvenir. Nous avons caractérisé ce en quoi consistait

---

<sup>1</sup> *Die Mathematik*, en allemand c'est un collectif singulier qui se traduit par un pluriel en français. *ndt*

<sup>2</sup> L'original allemand comporte bel et bien un **tel** point d'exclamation à cet endroit. *ndt*

<sup>3</sup> Donc au commencement de l'ère chrétienne proprement dite. *ndt*

ce souvenir et cette nostalgie. Le souvenir consistait dans le fait que des traditions vivantes étaient restées d'une époque antérieure au déluge atlantéen dans laquelle l'être humain, en vertu de sa nature et de son entité essentielle, avait encore une sorte de disposition clairvoyante crépusculaire, par laquelle il pouvait regarder dans le monde spirituel, de sorte que le monde spirituel lui était connu par l'expérience intime comme les quatre règnes de la nature, minéral, végétal, animal et humain, sont connus de l'humanité actuelle. Nous avons vu comment une séparation aussi tranchée n'existait pas encore dans cette époque précédant le déluge atlantéen, entre l'état de conscience pendant la vie diurne et celui pendant la vie nocturne. Lorsque l'être humain de cette époque-là avait sombré dans le sommeil nocturne, ses expériences intérieures n'étaient pas aussi vagues qu'aujourd'hui ; au contraire, lorsque les images de la vie diurne disparaissaient pour lui, les images du monde spirituel se levaient sur son horizon intérieur et il se trouvait alors à l'intérieur des choses du monde spirituel. Et lorsqu'au matin, il replongeait dans son corps physique, les expériences et vérités du monde divino-spirituel s'enfonçaient dans l'obscurité tandis que tout autour de lui s'élevait en sa conscience les images de la réalité d'aujourd'hui, les règnes actuels des minéraux, végétaux, animaux et ainsi de suite. Cette frontière nette là, entre l'absence de conscience nocturne et l'éveil diurne, ne surgit qu'après le déluge atlantéen, donc dans notre époque post-atlantéenne. L'être humain se vit alors, d'une certaine manière — pour ce qui concernait la perception immédiate — coupé de la réalité spirituelle et toujours plus exposé à la réalité purement physique. Seul le souvenir demeurait qu'il existait un autre royaume, un royaume des entités et des événements spirituels, et c'est à ce souvenir que s'était rattaché l'ardent désir intérieur de ces âmes très sensibles (*Gemüter*) désireuses de remonter à l'intérieur de ces royaumes — desquels l'être humain était descendu — au moyen de l'instauration en elles d'un état d'exception quelconque. Or de tels états d'exception n'étaient échus qu'à quelques élus, aux initiés chez lesquels les sens intérieurs étaient ouverts dans les lieux des Mystères, de sorte qu'ils avaient la capacité de jeter un coup d'œil<sup>4</sup> dans le monde spirituel. Ils pouvaient informer et rendre témoignage devant les autres, qui n'étaient pas en situation de pouvoir contempler intuitivement<sup>5</sup>, qu'il y avait bien des réalités des mondes supérieurs. Le yoga était dans la proto-Inde le processus par lequel l'être humain se transposait en arrière dans l'antique état de clairvoyance crépusculaire. Lorsque des natures exceptionnelles particulières avaient été initiées ou mises en présence du sacré, elles devenaient ensuite des guides de l'humanité, des témoins du monde spirituel.

Sous l'effet de cette nostalgie et de ce souvenir ce forma cet état d'âme à l'intérieur de l'insigne culture de l'Inde primordiale, pré-védique, qui voyait de préférence dans la réalité extérieure une maya ou une illusion. On se disait : la réalité vraie n'est pourtant que dans le monde spirituel dans lequel nous pouvons nous transposer en arrière en ayant recours à un état d'exception, au moyen du yoga. Ce

---

<sup>4</sup> *hinein-blicken*, littéralement : « jeter un coup d'œil dedans ». *ndt*

<sup>5</sup> *hinauszuschauen*, le verbe choisi ici donne la nuance complémentaire au précédent : le premier c'est un « coup d'œil rapide et général » ; le second c'est un regard qui « se pose » et qui s'imprègne d'une intuition provoquée par un état d'exception, lequel permet de voir plus profondément et intimement dans le monde spirituel. Alors bien sûr, tout cela pour des gens qui n'ont aucune sensibilité pour ces choses, c'est de « l'enculage de mouches ». *ndt*

monde des entités et événements spirituels est réel et ce que l'être humain voit avec ses yeux est irréel, c'est illusion, c'est maya !

Ce fut la première sensibilité religieuse de fond dans l'époque post-atlantéenne et le yoga en fut la première forme d'initiation. Il n'y avait alors rien d'une compréhension de la mission véritable de l'époque post-atlantéenne. Car ce n'était pas la mission de l'humanité de considérer la réalité de ce que nous appelons la matérialité sensorielle comme une maya, comme une illusion, de la fuir et de lui devenir étrangère ; au contraire, l'humanité post-atlantéenne avait une autre mission : celle de conquérir de plus en plus la réalité physique, de devenir maître sur le monde des phénomènes physiques. Mais il est aussi foncièrement compréhensible que l'humanité, qui fut tout d'abord poussée dans ce plan physique, tint au début pour une maya ou illusion ce qui émergeait antérieurement à peine à l'intérieur de la réalité spirituelle et qu'elle ne pouvait percevoir qu'à présent. Or cette atmosphère d'âme vis-à-vis de la réalité ne devait jamais persister. Cette opinion de la réalité physique comme une illusion ne devait pas rester le nerf de vie<sup>6</sup> de l'époque post-atlantéenne. Et nous vîmes comment l'humanité post-atlantéenne s'est conquise pas à pas la relation avec la réalité physique dans les diverses époques de civilisation.

Dans cette culture-là que nous appelons la Perse primordiale — car ce que l'histoire connaît sous la culture perse et de Zarathoustra, sont les ultimes échos de ce dont il s'agit ici —, dans cette seconde époque de culture nous vîmes les êtres humains réaliser un premier pas pour dépasser l'antique principe hindou et conquérir la réalité physique. Ce n'est encore de nulle manière une immersion remplie d'amour dans la réalité physique et en aucun lieu quelque chose comme une étude du monde physique. Mais c'est nonobstant déjà plus que dans l'antique culture hindoue. Même ce qui est resté jusqu'à l'époque la plus tardive de cette culture de l'Inde antique, nous révèle encore les échos de cette atmosphère d'âme qui considère la réalité physique comme une illusion. C'est la raison pour laquelle notre culture actuelle n'eût jamais pu résulter de cette antique culture hindoue. Toute sagesse à l'intérieur de la culture hindoue détournait en effet le regard vers le haut, vers les mondes spirituels qui étaient existants comme un souvenir et l'étude et le façonnement de la réalité physique lui apparaissait donc bel et bien sans valeur. C'est pourquoi le princeps véritablement hindou n'eût jamais pu produire une science utilisable pour notre monde terrestre ; jamais il n'eût pu produire cette maîtrise des lois naturelles qui forme aujourd'hui la base de notre culture. Tout cela n'eût jamais pu résulter de l'antique hindouisme. Car à quoi bon apprendre à connaître des forces qui ne reposent que sur une illusion ! Quand bien même il en allât autrement plus tard aussi dans la culture hindoue, pour autant cela n'a pas découlé naturellement d'elle-même mais c'est venu à partir d'influences extérieures.<sup>7</sup>

La réalité physique extérieure se présente donc à l'antique culture perse tout d'abord comme un champ de travail. Elle est encore considérée comme l'expression d'une divinité hostile, cette réalité, mais l'espoir a déjà germé<sup>8</sup> que l'on puisse

---

<sup>6</sup> *Lebensnerv*, littéralement le « nerf de la vie » (d'une époque entière ici). *ndt*

<sup>7</sup> Arrivé à ce stade, on voit bien l'importance qu'accorde Steiner à ce paradoxe de la culture de l'Inde antique dont n'eût jamais pu résulter la nôtre actuellement, car il en est toujours à résumer la conférence précédente expliquant tout cela qui eut lieu avant hier, à savoir le 27 mai. *ndt*

<sup>8</sup> *erspriessen*, littéralement comme un germe ou un bourgeon « jaillit » au printemps. *ndt*

pénétrer ce champ matériel de la réalité avec l'aide de la divinité de lumière, en pouvant totalement la transformer en quelque chose de pénétré et de métamorphosé par les puissances spirituelles et les Dieux bons. Ainsi le ressortissant de l'antique culture perse pressentait-il un peu la réalité du monde physique. Certes il la considérait encore comme un domaine du Dieu de la ténèbre<sup>9</sup>, mais il a nonobstant l'espoir de pouvoir incorporer en elle les vertus des Dieux bons.

Et l'humanité va plus loin ensuite en passant dans l'époque de culture qui trouva son expression dans la civilisation babylono-assyro-chaldéo-égyptienne<sup>10</sup>. Et nous avons vu comment il advint que le firmament ne fut plus maya pour l'être humain, mais au contraire quelque chose comme une écriture que l'on pouvait lire. Dans ce qui était encore maya pour les Hindous, dans les parcours des planètes et dans l'éclat des étoiles, le ressortissant de la troisième époque culturelle voit l'expression des décrets et desseins des entités divino-spirituelles. On se laisse alors à vivre peu à peu dans la disposition de pensée et des sentiments que la réalité extérieure n'était pas une illusion, mais une révélation au contraire, une manifestation des entités divino-spirituelles. Et dans la culture égyptienne, on commence à utiliser ce que l'on décrypte de l'écriture des astres en l'appliquant à l'arpentage de la Terre elle-même. Pourquoi les Égyptiens antiques furent-ils des maîtres de la géométrie ? Parce qu'ils croyaient qu'au moyen de l'idée d'arpenter la Terre, on pouvait aussi contraindre la matière et que la matière, que l'esprit de l'être humain peut appréhender, se laisse transformer. — Ainsi progressivement une humanité plus tardive pénétrait ce monde matériel qui fut tout d'abord considéré comme la maya, avec l'esprit qui émergeait de plus en plus aussi dans l'intériorité de l'être humain.

Nous avons vu que ce n'est véritablement qu'à l'époque atlantéenne tardive que les êtres humains en sont arrivés à la situation de ressentir le Je ou le « Je-suis ». Car aussi longtemps que les êtres humains virent les images divines, ils étaient aussi au clair sur le fait qu'ils appartenaient eux-mêmes au monde spirituel, qu'ils étaient eux-mêmes une **idée**<sup>11</sup> parmi des idées vivantes de ce monde. Dès lors l'appréhension de l'esprit en vint à se faire de l'intérieur. Examinons à présent ce que nous avons un peu répété aujourd'hui, l'évolution d'une intériorité propre à l'être humain.<sup>12</sup>

Aussi longtemps qu'à l'époque atlantéenne l'être humain a regardé au dehors dans une sorte de conscience rêveuse, clairvoyante, en vérité il n'a jamais vraiment porté d'attention à son intériorité. Or ce monde intérieur, englobé avec le Je ou le « Je-suis », n'était pas quelque chose de tracé en contours bien nets pour lui. Dans la même mesure où le monde spirituel s'évanouissait, l'être humain devint conscient de

---

<sup>9</sup> *des Gottes der Finsternis* : « du Dieu de la ténèbre » au singulier ici, comme souvent chez Rudolf Steiner, mais aussi en Italie, l'usage fait que le terme est utilisé à l'instar de son opposé, au singulier (la lumière) considérée telle une entité singulière. Goethe voyait cette lumière et cette ténèbre comme des entités à la fois sensibles-suprasensibles ayant une action ou une résistance, respectivement, sur la vie ; celle-ci, la vie, était au commencement « la lumière des êtres humains », le principe agissant de la lumière a une action qui n'a pas été comprise par la ténèbre qui l'a repoussé. *ndt*

<sup>10</sup> « *in der babylonisch-assyrisch-chaldaisch-ägyptischen Kultur* ». Au sujet de cette manière de Rudolf Steiner pour désigner cette époque voir la note 10, page 9 de la conférence précédente (RSGA103H.DOC). *ndt*

<sup>11</sup> *waren sie... selbst ein Bild unter Bildern* » Il est impossible de ne pas suspecter ici que le mot *Bild* signifie plus qu'une image et donc une **idée**, nous avons choisi le terme d'idée au sens grec : une « image spirituelle agissante et créatrice aux fondements de l'être ». *ndt*

<sup>12</sup> Voilà la raison pour laquelle jusqu'à présent Rudolf Steiner n'a fait que répété ce qu'il a décrit dans la conférence précédente datant de l'avant-veille pour en arriver à ce point extrêmement important ici quand on examine la notion du « Je suis » pour l'avenir de l'humanité. *ndt*

sa propre spiritualité. Dans l'antique culture hindoue, régnait encore un état d'âme étrange à l'encontre d'une spiritualité propre. On se disait : si nous voulons entrer dans le monde spirituel, nous élever au-dessus de l'illusion, alors nous devons nous perdre nous-mêmes dans le monde spirituel, nous devons éteindre le plus possible le « Je-suis » et nous ouvrir à l'esprit universel<sup>13</sup>, au *Brahman*. — Lors de l'ancienne initiation tout particulièrement, il y avait là une perte de l'élément personnel. Une ouverture impersonnelle au monde spirituel, voilà ce qui caractérisait avant tout la forme la plus ancienne d'initiation.

Cela n'était déjà plus le cas, par exemple, dans la troisième époque de culture. Car jusqu'à la troisième époque de culture, la conscience de soi se développe de plus en plus fortement. L'être humain devint de plus en plus conscient au cœur de son entité-Je. Tandis que l'on conquerrait avec amour la matière tout autour de soi, qu'on s'enfonçait en elle avec les lois que l'esprit humain se représentait nettement lui-même et qui n'étaient pas conquises dans un quelconque état rêveur et vague, on s'aperçut de plus en plus de son Je, jusqu'à ce que cette conscience de la personnalité parvînt dans l'Égypte antique à une certaine culmination. Mais dans cette conscience de la personnalité il y avait encore quelque chose de présent, que celle-ci laissait apparaître en même temps comme un élément inférieur, un élément inférieur qui était de nouveau associé et qui s'ouvrait dans le monde extérieur, et qui n'avait aucune possibilité de regagner une relation avec ce dont on était né. Nous devons peindre devant notre âme deux atmosphères fondamentales d'évolution de l'humanité, si nous voulons comprendre toute la venue de cette chose.

Nous devons, d'une part, nous souvenir de la manière dont les êtres humains de l'époque atlantéenne et de l'époque de l'antique culture hindoue ont été avides de supprimer la personnalité. Les Atlantes le pouvaient car cela allait de soi justement pour eux que chaque nuit, ils supprimassent la personnalité et vécussent au pays des esprits. Les Hindous antiques le pouvaient aussi parce que leurs principes d'initiation les menaient au moyen du yoga à l'impersonnel total. Se délasser dans le divin universel, voilà ce qu'on désirait alors. La quiétude dans l'universel était restée dans un prolongement ultime de l'humanité, à savoir dans la conscience de l'affinité de nature avec les générations, dans la conscience que l'on était nés à partir d'une succession de générations qu'en tant qu'être humain individuel on restait relié, par son sang et au travers des générations, jusqu'à l'ancêtre primordial. C'était là l'atmosphère qui s'était formée à partir de cette atmosphère antique qui se sentait spirituellement mise à l'abri au sein un élément spirituel-divin. Ainsi on en était arrivés à ce que ces êtres humains qui avaient traversé une évolution normale, commencèrent à se ressentir dans la troisième époque de culture comme des êtres humains individuels ; mais dans le même temps, ils se savaient mis à l'abri dans un tout, dans un élément divino-spirituel, de sorte qu'ils s'affiliaient au moyen de la consanguinité à toute la lignée ancestrale et que pour eux, le Dieu qu'ils aimaient, vivait dans le sang qui s'écoulait au travers des générations.

Nous avons vu ensuite comment à l'intérieur de ce peuple, qui forme la communauté de confession<sup>14</sup> de l'Ancien Testament, cette atmosphère s'instaura avec

---

<sup>13</sup> *All-Geist* tout l'esprit de l'univers tout entier. *ndt*

<sup>14</sup> *die Bekenntenschaft* : « communauté de sectateurs » serait plus exact, mais à notre époque cela prend une tournure disqualifiante. *ndt*

un certain degré de perfection. « Je et le Père Abraham, nous sommes un », c'est-à-dire l'individu se sent mis en sûreté dans tout l'enchaînement générationnel remontant jusqu'au Père Abraham. C'était à peu près aussi ce qui constituait l'atmosphère de base inhérente à toutes les âmes des peuples normalement développées à cette époque-là, toutes ces embranchements de peuples de la troisième époque culturelle. Mais à la seule communauté des confesseurs de l'Ancien Testament avait été prophétiquement annoncé, qu'il y avait encore quelque chose de spirituellement plus profond encore que la parenté divine qui ruisselle au travers des générations. Et nous avons renvoyé à ce grand moment dans l'évolution de l'humanité où cela avait été prophétiquement annoncé. Au moment où Moïse entendit l'injonction : « Lorsque tu annonceras mon Nom, dis : le « Je-suis » t'a dit cela ! », alors retentit pour la première fois la connaissance et la révélation du *Logos*, du Christ. Alors fut prophétisé pour la première fois à celui qui était capable de le comprendre, qu'en Dieu ne vit pas seulement ce qui se trouve dans le lien du sang, mais encore qu'un esprit pur vit en lui. Ce qui passa au travers de l'Ancien Testament, ce fut ainsi comme une prophétie.

Qui était-ce donc véritablement, — c'est là une question à laquelle à présent nous voulons quelque peu nous tenir — qui était-ce donc Celui qui annonça ainsi pour la première fois son Nom par la prophétie, à l'époque à Moïse ? Nous avons ici de nouveau un passage où les exégètes de l'Évangile de Jean procèdent de manière toute superficielle et ne veulent pas reconnaître que l'on doit examiner ces documents aussi fondamentalement que possible. — Qui était-ce donc Celui qui annonça prophétiquement son Nom, auquel on doit donner le Nom de « Je-suis » ? Qui était-Il ?

Nous y arrivons si nous appréhendons convenablement, avec sérieux et dignité, un endroit de l'Évangile de Jean. C'est l'endroit que nous découvrons au **12<sup>ème</sup>** chapitre à partir du verset 37. Le Christ Jésus y renvoie à l'accomplissement d'une parole du prophète Isaïe, à la prédiction et avec l'indication que les Juifs ne veulent pas se fier au Christ-Jésus. Jésus lui-même y renvoie à Isaïe :

« Il a aveuglé leurs yeux et endurci leur cœur de peur que leurs yeux ne voient et que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se retournent et que Je ne les guérisses.

C'est ce que dit Isaïe quand il vit sa Gloire et qu'il parla avec Lui. » (**12**, 40-41).

Isaïe « parla avec Lui » ! Avec qui parla Isaïe ? C'est indiqué à l'endroit où il est dit :

« L'année de la mort du roi Ozias, je vis Adonaï assis sur un trône élevé et altier ; ses pans remplissaient le temple. » (**Isaïe 6**, 1)

Qui donc Isaïe voit-il ? Eh bien cela nous est clairement dit ici dans l'Évangile de Jean : C'est le Christ qu'il vit ! Il était toujours à voir dans le spirituel et vous ne trouverez plus inconcevable que la science occulte fasse remarquer que Celui que vit Moïse au moment où il lui annonça la parole du « Je-suis » comme son Nom, était la même entité qui apparut ensuite sur la Terre. Le véritable « Esprit de Dieu » de

l'Antiquité n'est aucun autre que Christ, de sorte qu'ici nous nous trouvons à un endroit du document religieux où pour celui qui ne procède pas convenablement, cela devient difficile de voir clair. Car on doit voir ici tout particulièrement clairement pour la raison qu'avec les mots « Père », « Fils » et « Saint Esprit » les plus étranges confusions ont eu lieu. En effet, il en a toujours été ainsi qu'extérieurement, ces mots ont été utilisés des manières les plus diverses pour ne pas permettre que leur véritable sens ésotérique brille aussitôt d'un vif éclat. Lorsqu'on parlait du « Père » au sens du judaïsme antique, alors on parlait tout d'abord de ce Père-là qui, matériellement, ruisselait au travers du sang des générations. Mais si l'on en parlait, comme ici Isaïe a parlé du « Seigneur », de Celui qui se révélait spirituellement, alors on parlait pareillement du *Logos* comme dans l'Évangile de Jean. Et le rédacteur de l'Évangile de Jean ne veut rien dire d'autre que ceci : Celui, qui pouvait toujours être vu dans l'esprit, est devenu chair et il a habité parmi nous ! — Si à présent nous sommes éclairés du fait que dans l'Ancien Testament il est aussi parlé, sous un certain rapport, du Christ, alors nous comprendrons de quelle manière l'antique peuple hébraïque a été placé à l'intérieur de notre évolution. L'antique principe hébraïque est sorti de l'esprit de la civilisation égyptienne antique. Il s'est détaché<sup>15</sup> du principe spirituel égyptien.

Ainsi voyons-nous comment progresse le cours normal de l'évolution de l'humanité que nous avons décrit cela hier<sup>16</sup>. La première culture dans l'époque post-atlantéenne est celle de l'Inde primordiale, la deuxième celle de la Perse primordiale, la troisième celle babylono-assyro-chaldéo-égyptienne, suivie de la quatrième, l'époque gréco-latine et la cinquième est la nôtre. Avant que commençât la quatrième époque, un rejeton rempli de mystère surgit donc du giron de la troisième époque culturelle, ce rejeton de ce peuple-là, avec ses traditions, qui dégagea le terrain pour le Christianisme. Si nous récapitulons tout cela que nous avons acquis dans nos conférences, nous trouverons plus concevable le fait qu'au sein de la quatrième époque devait nécessairement advenir l'apparition du Christ.

Nous avons déjà mis en exergue le fait qu'à la quatrième époque post-atlantéenne l'être humain en est arrivé au point où il a objectivé son Je, où il l'a extériorisé dans le monde. Nous voyons comment l'être humain pénètre progressivement la matière avec son esprit, avec son esprit-Je (*Ich-Geist*). Nous voyons les œuvres des sculpteurs grecs, des auteurs dramatiques grecs, où l'être humain place devant son âme, ce qu'il appelle le « propre de la vie de son âme » (*seelisches Eigentum*, les guillemets sont du traducteur) et qui s'y incarne (*verkörpert*). Nous voyons ultérieurement entrer dans le monde romain ce qu'est l'être humain, comment cela en vient à sa conscience et comment il le fixe, pour le monde extérieur, dans le « *jus* », quand bien même cela voile encore une science du droit embrouillée. Pour le connaisseur plus profond de la jurisprudence, il est clair que le droit à proprement parler, que l'être humain considère comme un sujet du droit (*rechts-subject*), est seulement apparu dans cette quatrième époque de culture. L'être humain fut alors si conscient de la personnalité qui lui est propre qu'il se sentit pour la première fois un véritable citoyen de sa cité. Dans la grécité antique l'être humain

---

<sup>15</sup> *sich ab-heben* ou rechampir en français signifie qu'il s'est détaché du fond spirituel de la grande culture égyptienne antique à laquelle il n'échut donc point de préparer l'incarnation du *Logos*. *ndt*

<sup>16</sup> En fait avant-hier car la neuvième conférence fut donnée le 29 mai 1908 et la huitième, le 27 mai. *ndt*

individuel se sentait comme un membre de tout l'État-cité. Cela était plus important pour un Athénien d'être cela que d'être un individu. Mais c'est quelque chose de tout autre quand on affirmait : Je suis un Romain — que lorsqu'on disait : Je suis un Athénien. Quand on disait : Je suis un Romain, on renvoyait alors au fait qu'en tant qu'être humain individuel, on a une valeur, on a une volonté en tant que citoyen de l'État. On pourrait aussi prouver ici le fait que, par exemple, l'apparition du concept de « testament » devint seulement possible à cette époque-là ; car c'est là un concept romain. Ce n'est qu'alors que l'être humain avait si personnalisé, si individualisé sa personnalité, qu'il voulut agir encore avec sa volonté au-delà de la mort. Les choses que l'on a à dire dans la science spirituelle, concordent jusque dans les moindres détails avec les faits réels.

Ainsi l'être humain en était-il arrivé à pénétrer toujours plus la matière par son esprit. Plus tard, cela se révèle cependant toujours plus aussi. La quatrième époque post-atlantéenne est celle où l'être humain incorpore dans la matière, sans reste, ce qu'il appréhende dans son esprit. Dans la pyramide égyptienne, nous voyons encore comment l'esprit et la matière luttent l'un avec l'autre, comment ce qui est conçu dans l'esprit ne s'exprime pas encore pleinement dans la matière. Dans le temple grec, cela s'exprime à partir du grand Tournant au sein de l'époque post-atlantéenne. Pour celui qui en comprend quelque chose, il n'existe même aucune architecture plus importante et plus achevée que celle grecque, laquelle est la plus pure expression de la conformité aux lois de l'espace. La colonne est purement pensée comme porteuse et ce qui repose sur elle a été absolument et foncièrement ressenti de sorte que cela doive être porté et que cela pèse et s'appuie. L'idée d'espace, une idée souveraine et émancipée, est menée à bout ici dans le temple grec jusque dans ses ultimes conséquences. Peu d'êtres humains ont ressenti plus tard l'idée d'espace comme on la ressentait alors. Bien entendu qu'il y a encore eu des êtres humains capables de ressentir dans l'idée d'espace mais ils l'ont ressentie dans la peinture. Essayer donc une fois de la ressentir dans l'espace de la chapelle Sixtine ; placez-vous au niveau du mur du fond<sup>17</sup>, là où se dresse le grand tableau du Jugement dernier et regardez vers le haut : vous constaterez comment le mur du fond s'élève obliquement dans les hauteurs. Il s'élève ainsi de biais dans les hauteurs parce que son maître d'œuvre a ressenti l'idée d'espace et n'a pas tant pensé de manière abstraite comme d'autres. C'est la raison pour laquelle cette paroi se dresse là de biais d'une manière si admirable. C'est-à-dire aussi sans avoir précisément ressenti l'idée d'espace du mode grecque antique. Il y a un sens artistique qui ressent dans l'espace les mesures qui y sont secrètement dissimulées. Ressentir en ayant une sensibilité architectonique, cela ne veut pas dire vivre cela pour les yeux, mais au contraire ressentir cela quelque peu autrement. Aujourd'hui l'être humain croit aisément qu'à droite c'est pareille qu'à gauche, en haut comme en bas et en avant comme en arrière. Si l'être humain voulût, ne serait-ce qu'une fois<sup>18</sup>, réfléchir à ce qui suit : Il existe des tableaux sur lesquels on voit, trois, quatre ou cinq Anges planer. Ceux-ci peuvent être peints d'une telle

---

<sup>17</sup> Désormais, la chose n'est plus possible, à moins d'être un ami personnel du pape François car désormais dans la Chapelle Sixtine la foule des visiteurs y est telle qu'on ne peut plus s'y arrêter pour admirer, bousculés que l'on est par quelques « corbeaux » qui vous interdisent tout arrêt, vous importunent de leur bec méchant en vous poussant vers la sortie... *ndt*

<sup>18</sup> Mes fieux !*ndt*

manière que vers la droite, il faut penser qu'ils dussent tomber à tout instant. Mais ils peuvent aussi être peints par quelqu'un qui a développé un réel sens de l'espace de sorte que la possibilité n'existât plus du tout de penser cela ; ils ne peuvent absolument plus tomber car ils se portent tous mutuellement. On a alors les relations dynamiques de l'espace peintes devant soi à cette occasion. Le Grec les avait directement devant soi ; il ressentait l'horizontale non pas banalement comme une ligne, mais il la ressentait comme une force de pression et il ne ressentait pas la colonne simplement comme un fût se dressant, mais il la ressentait comme une force portante. Cette façon de participer au sentir des lignes de l'espace, cela veut dire « sentir l'Esprit vivant géométrisant<sup>19</sup> ». C'est ce que ressentit Platon lorsqu'il eut cette prodigieuse expression : « Dieu géométrise constamment ». — Ces lignes [pré-, *ndt*] existent dans l'espace et le Grec édifia son temple selon ces lignes.

Quel est donc ce temple grec ? C'est par nécessité une maison d'habitation du Dieu. C'est quelque chose de tout autre qu'une église actuelle. Celle-ci est un lieu de prêche. Or dans le temple grec, le Dieu y habite Lui-même. Les êtres humains n'y sont présents que par hasard, lorsqu'ils veulent être auprès de Dieu. Celui qui comprend les formes du temple grec, celui-là ressent une relation pleine de mystère avec le Dieu habitant dans le temple. Alors on ne voit plus les colonnes et ce qui est par-dessus, comme quelque chose que l'être humain a rêvé, mais quelque chose qu'eût réalisé au contraire ainsi le Dieu Lui-même, s'il avait voulu se procurer une maison d'habitation. Ce fut alors l'apogée de la pénétration de la matière par l'esprit.

Comparez une fois le temple grec avec l'église gothique. Rien ne va être dit ici à l'encontre de l'église gothique, car elle se trouve à un niveau supérieur, à partir d'un autre point de vue. Avec l'église gothique vous voyez ce qui s'exprime dans ses formes mêmes qu'à proprement parler, elle ne peut être ni pensée, ni ressentie sans la foule présente et recueillie. Dans les formes ogivales du gothique se trouve quelque chose qui, pour celui qui peut le ressentir, ne peut être autrement éprouvé qu'il en vient nécessairement à se dire : si la foule recueillie n'y est pas présente et si les mains ne se joignent à l'unisson de cette forme ogivale, alors le tout n'est pas complet. L'église gothique n'est pas simplement la maison de Dieu, mais encore, dans le même temps, le lieu de rassemblement de la foule priant Dieu. Ainsi l'humanité franchit-elle d'un autre côté l'apogée de son évolution propre d'une certaine façon. Car nous voyons comment ce qui à l'intérieur du sens grec de l'espace est admirablement éprouvé dans les lignes de l'espace, dans les colonnes et solives, est plus tard tombé en décadence. Un pilier qui ne porte pas, qui n'est là présent que selon un motif décoratif n'est pas une colonne pour la sensibilité grecque. Cela se tient en harmonie absolue avec l'évolution humaine. L'époque culturelle grecque fut la plus belle pénétration de la conscience de l'humanité découverte en soi et de ce qui est senti comme le divin à l'extérieur dans l'espace.

C'est simplement un non-sens que des érudits aujourd'hui veuillent éclipser ce que les époques antérieures ont senti. Dans un sens spirituel et scientifique nous considérons la quatrième époque post-atlantéenne comme celle dans laquelle l'être humain se trouve absolument en accord avec le monde qui l'entoure. Cette époque, dans laquelle l'être humain ne fit plus qu'un avec la réalité extérieure, fut la seule et

---

<sup>19</sup> Ou plus précisément l'Esprit vivant gê-o-maîtrisant » depuis que la Terre (Gaia ou Gê) est le corps du Christ . *ndt*

unique propre à comprendre que le divin peut apparaître en un être humain unique. Toute époque antérieure eût plutôt compris tout autrement cela ; toute époque antérieure eût ressenti que le divin était beaucoup trop haut et sublime pour pouvoir apparaître sous une forme humaine. On voulait même préserver carrément alors le divin de la forme physique. « Tu ne te feras pas d'idole ! » (Ex 20, 4) devait-on carrément ordonner au peuple, à savoir que l'idée de Dieu devait être appréhendée sous sa forme spirituelle. C'est à partir de telles manières de voir que ce peuple se développa et de son giron grandit l'Idée-Christ, l'Idée que le spirituel dût apparaître dans la chair. C'est pour cela que ce peuple fut choisi ; et ici, à l'intérieur, dans la quatrième époque post-atlantéenne, l'Événement-Christ devait survenir.

C'est pourquoi la conscience christique divise donc tout le devenir humain en deux périodes une pré-christique et une post-christique<sup>20</sup>. Le Dieu-être ne pouvait être compris qu'à une époque déterminée. Et ainsi voyons-nous comment l'Évangile de Jean se rattache en pleine conscience et dans la disposition d'âme à ce qui était immédiatement conforme au temps, si je peux employer cette expression triviale, à ce qui provenait directement de la conscience de l'époque. Cela se fit totalement de soi — pour ainsi dire comme quelque chose d'intérieurement apparenté — que les images idéelles, par lesquelles le rédacteur de l'Évangile de Jean tenta de comprendre le plus grand événements de l'histoire du monde, lui apparurent exprimées au mieux par des formes d'expression grecques. Et peu à peu, toute la sensibilité réceptive christique grandit<sup>21</sup> à l'intérieur même de ces forme idéelles. Nous verrons ensuite comment, avec la progression dont il s'agit, le gothique devait nécessairement prendre naissance, parce que le Christianisme était en vérité appelé à mener d'autre part au-delà de la matière. Or il ne pouvait le faire que là où l'on était impliqué assez loin dans la matière, de sorte que l'on ne la surestimât pas tant encore, cette matière, que l'on ne s'y coulât point au fond comme à notre époque, mais permît pourtant encore qu'on la spiritualisât et qu'on la pénétrât.

Ainsi pensé-je que la naissance du Christianisme se révèle à nous, à partir de la totalité du cours spirituel de l'humanité, telle une chose foncièrement indispensable. Cela étant, si nous voulons comprendre quelle forme le Christianisme dût progressivement adopter, quelle structure fût prédite pour lui par le rédacteur de l'Évangile de Jean, il nous faudra prendre en considérations certains concepts essentiels et importants dans la prochaine conférence.

On a montré qu'on doit tout prendre à la lettre, mais qu'il nous faut d'abord réellement comprendre cette lettre. Cela n'est pas indifférent que le nom « Jean » ne se présente jamais, mais qu'il soit toujours question, au contraire, du « disciple que Jésus aimait ». Nous avons vu quel mystère se cache là-dedans et que celui-ci est d'une signification profonde. Nous allons considérer une autre expression, une

---

<sup>20</sup> Le terme christique se réfère bel et bien ici à la personnalité-Christ, non pas à une confession religieuse quelconque. Car dans ce constat nous sommes ici nettement au-delà de la religion confessionnelle. L'acte christique est un acte qui concerne historiquement et présentement tous les hommes dans leur spiritualité et non pas seulement dans leur confession. *ndt*

<sup>21</sup> Quoiqu'il soit difficile d'exprimer l'idée ici développée par Rudolf Steiner, il faut préciser qu'il s'agit d'une croissance de qualité végétale, d'où le choix du verbe « grandir », mais il faut penser à la manière d'une « pousse » végétale. Ce qui en vérité s'harmonise avec l'éthérique où désormais l'impulsion de résurrection par le Christ, l'Oint, est présente. *ndt*

expression qui nous permet de nous relier directement aux périodes suivantes du développement du Christianisme.

On passe habituellement sur l'Évangile de Jean sans remarquer la manière dont il y est parlé de la « mère de Jésus ». Lorsqu'on demande au Chrétien moyen<sup>22</sup>, quelle est la mère de Jésus ?, il répondra : La mère de Jésus, c'est Marie ! Et plus d'un croiront que dans l'Évangile de Jean, c'est comme cela que s'appelle la mère de Jésus. Or jamais ce nom ne se présente dans cet Évangile, ni qu'on y précise que la mère de Jésus s'appelle « Marie ». Il ne se rencontre partout où il est question de cela, que « la mère de Jésus » et cela dans une pleine intention — dont nous apprendrons à en connaître l'importance. Dans le chapitre sur les noces de Cana, il est dit : « Et la mère de Jésus était présente » (2, 1) ; et plus tard on dit : « Sa mère s'adresse aux serviteurs » (2, 5). Jamais le nom « Marie ». Et là où de nouveau elle vient à notre rencontre, là où nous voyons le Rédempteur sur la Croix, on dit dans l'Évangile de Jean :

« Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas et Marie Madeleine. » (19, 25)

On dit clairement et nettement ici qui se tient près de la croix : sa mère était là, ensuite la sœur de celle-ci, qui était la femme de Clopas, qui s'appelle Marie, et Marie Madeleine. Si quelqu'un réfléchit, il se dira : c'est pourtant étrange que les deux sœurs s'appellent Marie ! Ce n'est pas usuel aujourd'hui. — Et cela ne l'était pas non plus en ce temps-là. Étant donné que le rédacteur de l'Évangile de Jean appelle la sœur, Marie, il est donc bien clair que la mère de Jésus ne s'appelle pas Marie. C'est clair et net dans le texte grec : « Sous la croix se tenaient « sa mère et la sœur de sa mère, qui était la femme de Clopas, Marie, et Marie Madeleine. » — Dès lors la question surgit pour dignement comprendre : Qui est donc la mère de Jésus ? Et nous affleurons ici à l'une des plus grandes questions de l'Évangile de Jean : qui est véritablement le père de Jésus ? Qui est donc sa mère ?

Qui est le père ? — Peut-on donc surtout demander ? Non seulement vous pouvez vous poser la question dans l'esprit de l'Évangile de Jean, mais encore au sens de l'Évangile de Luc. Car cela relève d'une absence particulière d'idée que de ne pas voir que la manière dont cette chose est dite lors même de l'annonciation :

« L'Esprit Saint viendra sur toi et la vertu du Très Haut te couvrira et ce qui naîtra de toi, s'appellera Fils de Dieu. » (Luc 1, 35)

Même dans l'Évangile de Luc, on renvoie donc au fait que le père de Jésus est l'Esprit Saint. Cela est à appréhender à la lettre et ces théologiens-là qui ne le reconnaissent pas, sont justement incapables de le lire correctement. Ainsi devons-nous poser la grande question : Comment tout cela se tient-il en harmonie avec ce que nous avons entendu, ces paroles : « Je et le Père sommes un », « Je et le père Abraham sommes un », « Avant Abraham, était « Je-Suis » » ? Comment met-on tout

---

<sup>22</sup> **Réellement**, Rudolf Steiner emploie ici la formulation de « Chrétien moyen » à savoir « *Durschnittschristen* », confirmant ainsi le modernisme étonnant de son discours. *ndt*

cela en accord avec le fait concret, irréfutable, que les Évangiles voient dans « l'Esprit Saint » le principe-Père ? Et comment avons-nous à penser sur le principe-Mère dans l'esprit de l'Évangile de Jean ?

Pour venir demain avec l'esprit correctement préparé dans la formulation de ces questions, il doit être renvoyé par ailleurs au fait : **1.** que dans l'Évangile de Luc une sorte de succession de générations nous est donnée ; **2.** qu'il nous est dit que Jésus fut baptisé par Jean ; **3.** qu'il commença à enseigner dans sa trentième année et qu'il est dit : **4.** qu'il est le fils de Marie et de « Joseph, qui était un fils d'Hélie » et ainsi de suite, et ensuite toute la série des générations. Suivez-la donc cette série ; vous verrez qu'elle remonte jusqu'à Adam. S'ensuit alors quelque chose de totalement singulier, les mots qui s'y trouvent sont les suivants : « qui était fils de Dieu. » (**Luc 3, 23-38**)

Exactement comme on renvoie du Fils au Père, ainsi Adam est renvoyé à Dieu dans l'Évangile de Jean. Un tel endroit doit donc être pris totalement au sérieux ! Nous avons alors rassemblé à peu près les questions qui seront censées nous mener demain au cœur de l'Évangile de Jean.

(Traduction Daniel Kmicik)